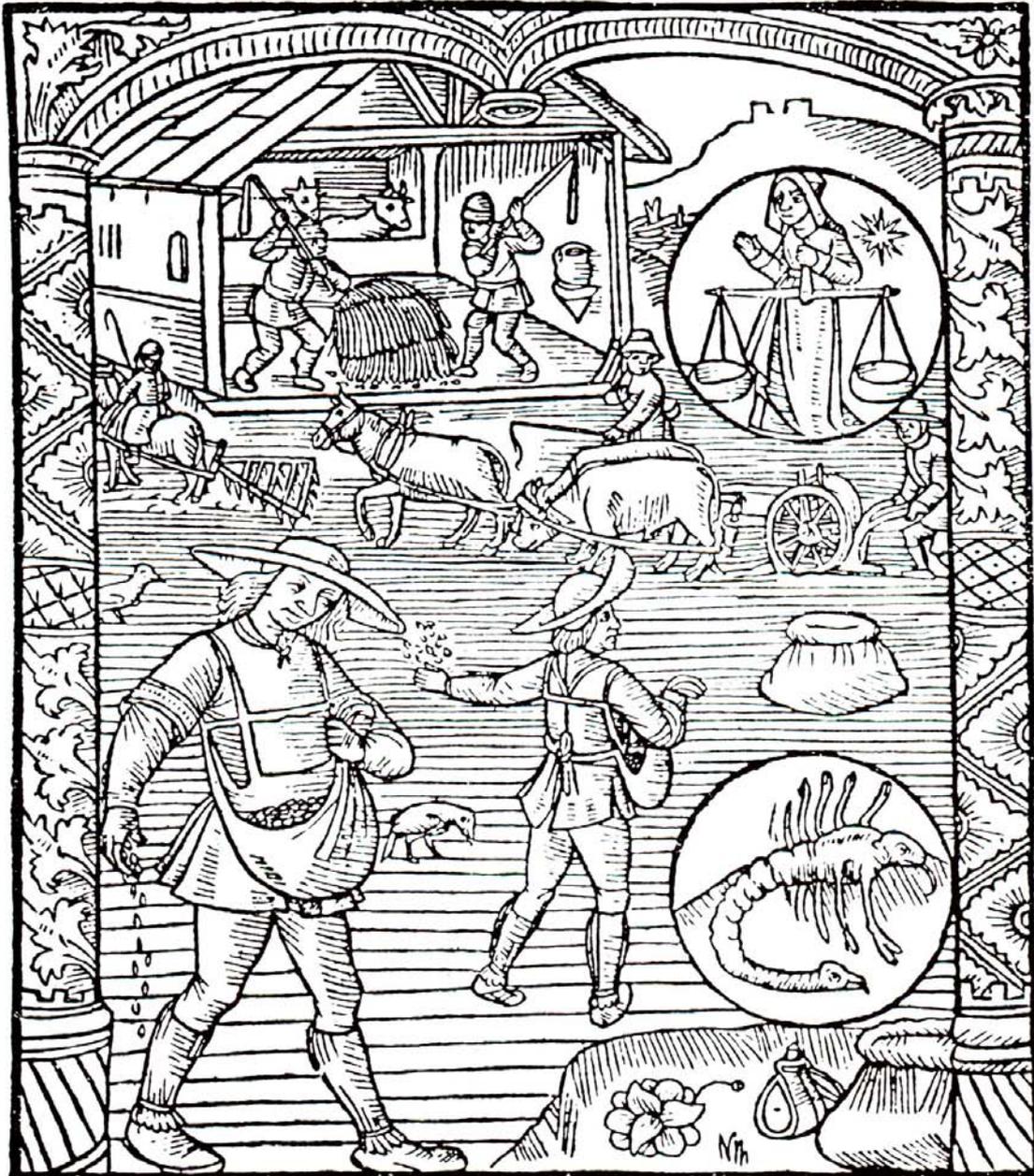


montbrison

# PATOIS VIVANT

issn 0180-2119



association des usagers du centre social

numéro : 13

# PATOIS VIVANT



# PAYS VIVANT

n° 13 novembre 1983

|    |    |                                   |  |
|----|----|-----------------------------------|--|
| p. | 2  | Mes vieux souvenirs sur Verrières | Marie-Antoinette MEUNIER                                     |
| p. | 7  | Une curieuse corne à poudre       | Joseph BAROU   |
| p. | 9  | Louis Mercier (1870-1951)         | Abbé Jean CANARD   |
| p. | 15 | En patois :                       |  |
|    |    | <i>Bètère</i>                     | Xavier MARCOUX   |
|    |    | <i>Lo chioro o bo</i>             | Xavier MARCOUX   |
| p. | 16 | Vondème (poème)                   | Marie-Antoinette MEUNIER                                     |
| p. | 18 | Fête é koutumé                    | Marie-Antoinette MEUNIER                                     |
| p. | 20 | Jeux et jouets :                  | Jean CHAMBON - Pierre DUMAS<br>Célestin MASSON - Eugène VRAY |

Ce numéro a été illustré par Madame Andrée LIAUD ( p. 6-15-16-17-18-19-20) et M. J. BAROU (p. 4-7-8 ); textes en patois recueillis au cours des veillées du groupe « patois vivant » de Montbrison. Transcription : Andrée LIAUD.

---

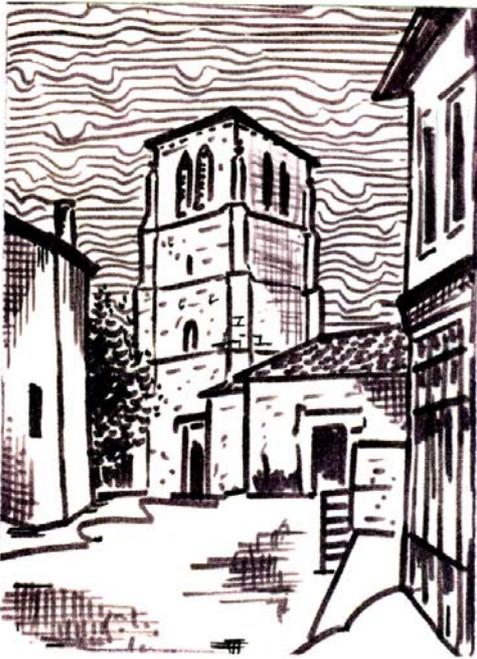
PATOIS VIVANT – PAYS VIVANT

Siège social : Centre Social de Montbrison  
Impression : C.D.D.P.  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1983  
Directeur de la publication : Joseph BAROU

# Mes vieux souvenirs sur Verrières

D'où vient l'origine de ce nom ? Certains le savent peut-être, pas moi, mais pour moi c'est le plus joli nom, le nom du pays de mon enfance et de mon adolescence où je fus heureuse et d'où il me reste de si bons souvenirs.

Verrières était autrefois un beau bourg et un petit centre culturel avec un beau séminaire qu'avaient construit des hommes de foi et de grande valeur et qui aurait pu défier les siècles, solidement construit comme il l'était. Hélas ! Il a fallu la haine antireligieuse de nos ministres de ce temps-là et la bêtise incroyable de ceux qui entreprirent de le démolir pour faire de notre joli Verrières un amas de ruines qui, vu de la route d'en haut donne mal au cœur.



On y vivait heureux pourtant. Les habitants, paysans pour la plupart, sans être bien riches, ne connaissaient pas la misère. C'était des gens paisibles qui s'entraidaient dans les difficultés. Ils avaient du bon sens et de l'humour et les petits travers des uns ou des autres étaient en général sanctionnés par des surnoms que tous les concernés acceptaient de bon cœur.

C'était une manie du pays ; presque tout le monde y passait. Ainsi, chez nous, c'était chez "Cadelou", mon grand-père étant le cadet de sa famille. Après lui, ma grand-mère qu'on appelait "la Menie" étant devenue veuve et mon père étant comme on disait "venu gendre", c'était *chez le Jean de la Manie*. Autour de nous, c'était *chez Renard*, *chez le Roux*, *chez Tampino*.

J'aime à me remémorer le souvenir de tous ces gens que j'ai connus, au bourg surtout, au temps où j'étais écolière à l'école libre de filles.

Tiens, comment se fait-il que notre école n'ait pas été balayée comme celle de frères en même temps que le séminaire ? Sans doute parce qu'elle n'était pas gérée par des religieuses. En tout cas, elle recevait bien la totalité des élèves de Verrières alors que l'école laïque de filles était maintenue malgré un effectif de deux élèves ou le chômage total de l'institutrice !

Ah! C'est qu'on l'aimait bien notre école libre car on y recevait avec une instruction assez solide une bonne éducation appréciée de partout. Il y avait une directrice venant d'un milieu choisi de Lyon, Mademoiselle Ferrez, venue là pour se refaire une santé. Pour cela elle ne pouvait assurer un enseignement suivi mais elle dirigeait très bien les deux institutrices de la première et de la deuxième classe. Elle nous donnait quand même des leçons de chant et avait formé, avec les grandes, une chorale très appréciée pour les cérémonies d'église. Elle avait une voix magnifique et tenait l'orgue le dimanche. C'était un régal pour nous quand elle nous emmenait à deux pour manœuvrer le soufflet de l'orgue pendant ses exercices, Il n'y avait pas d'électricité de ce temps-là.

Je me souviens, d'une manière un peu floue quand même, de mes débuts dans cette école. La maîtresse était originaire de Verrières et parlait patois comme nous, C'était bien indispensable car aucune arrivante ne connaissait le français et la pauvre Marie Lafond avait bien du mal à nous le faire entrer dans la tête. Mais quand on entrait dans la grande classe on parlait le français plus convenablement et on avait déjà un bon début d'instruction. Après c'était mademoiselle Faure, native de Saint-Anthème, qui nous emmenait jusqu'au certificat et même un peu plus loin pour

celles qui pouvaient venir l'année suivante. On avait aussi des cours d'instruction religieuse par un des vicaires de la paroisse - il y avait parfois deux vicaires en ce temps-là - et monsieur le curé nous donnait aussi des cours d'agriculture que nous aimions beaucoup et qui nous aidaient à mettre un peu de progrès à la ferme.

Notre curé, l'abbé Robert, avait, je crois, une culture universelle. Il avait dû apprendre aussi la médecine car il savait aussi bien soigner les malades qu'un docteur et les gens ne se faisaient pas scrupule de l'appeler autant pour les soins du corps que pour ceux de l'âme. On s'en trouvait toujours bien et c'était gratuit !...

Je dois pouvoir parler sans crainte de repréailles de tous les braves gens que j'ai connus dans mon enfance dans le bourg. Je crois que toutes les familles que je peux encore citer sont à peu près éteintes mais leur souvenir doit rester vivant chez les rares contemporains qui restent encore à Verrières.

Fermons les yeux... Je commence par le haut du bourg. La dernière maison sur la route de Phialay abritait notre facteur : Benoît Pérat, le "Bené" pour tous et que tout le monde aimait bien. Il faisait chaque jour la tournée de la commune et une partie de la tournée de Bard. La sacoche n'était pas très lourde car on n'écrivait pas beaucoup de ce temps-là. Mais, dans chaque maison où arrivait une lettre, il y avait toujours pour lui un verre de vin, ce qui était parfois lourd à porter jusqu'à l'arrivée où la "Phine" ne le recevait pas toujours avec des compliments... Il faisait aussi office de coiffeur et de barbier le dimanche, pour les hommes.

La maison voisine, plutôt une mesure, abritait trois femmes qui vivaient péniblement de lessives chez l'un, chez l'autre. On les appelait, je ne sais pourquoi, les "Dérodines". Ce n'était pas leur vrai nom dont je ne me souviens plus.

De l'autre côté du chemin du Vernet habitait un cordonnier, "le Clain" (un surnom aussi). Il faisait du neuf et du raccommodage et vendait aussi des sabots et des galoches.

Après, c'était la maison que nous aimions bien car c'était là que nous étions pensionnaires, mes sœurs et moi, chez la mère "Boris". C'était aussi un surnom, elle s'appelait BEAL. Elle était veuve et vivait petitement avec sa fille célibataire des petites ressources que lui procuraient une dizaine de petits pensionnaires qui payaient surtout en nature : beurre, charcuterie, patates, bois de chauffage et grain pour ses poules. En hiver, nous y couchions car de Conol au bourg les chemins étaient souvent impraticables.

A côté était la maison du tailleur pour homme. C'était chez "Picot" dont le vrai nom était Roux. Il avait là son atelier avec de grosses machines à coudre. Il avait aussi un ouvrier, le Marius, qu'on voyait toujours assis en tailleur sur un grand coffre. Celui-ci, sans être tout à fait nain, n'était pas grand et aussi large que long.

Il gardait dans sa démarche un peu de sa position habituelle, les genoux en travers et les pieds en dedans ; il ressemblait à un énorme crapaud. Il n'en avait pas l'air humilié et sa bonne humeur était proverbiale, de même que celle de son patron. On ne s'ennuyait pas avec eux... Ils avaient aussi un petit magasin de tissus où la mère Picot avec son grand mètre de bois débitait des rouleaux de cotonnade ou de lainage pour des femmes qui cousaient elles-mêmes leurs vêtements.

Le père Picot était aussi chantre à l'église et le plus rigolo des artistes dans les séances récréatives qui avaient lieu de temps à autre à l'école libre.

En face c'était l'école laïque de garçons implantée au lieu et place de l'école des frères chassés et spoliés. On y avait adjoint la mairie dont l'instituteur était le secrétaire. C'était l'unique école de garçons. En descendant il y avait une maison qu'on appelait "chez sabotier". L'occupant s'appelait Béal et n'était pas sabotier.

C'était ensuite la maison des sœurs qui était leur ancienne école et qui était devenue le presbytère de la paroisse. Deux ou trois sœurs habitaient encore une aile du bâtiment et faisaient le

ménage des prêtres. Elles tenaient aussi une petite pharmacie où les gens trouvaient de quoi se soigner. En face une maison abritait celle qu'on ne connaissait que sous le nom de "la Mélie". Elle vivait avec sa fille handicapée mentale et avait un fils prêtre qui les visitait souvent.

En dessous c'était la boulangerie Durand, chez "Polyte" qui était alcoolique et ne fit pas un long séjour. Il fut remplacé par Pierre Morin qui y tint un petit café avant d'aller s'établir à la Feuillat.

A droite, dominant la place, il y avait une grande maison, celle de la famille Laffond où n'habitaient plus que deux vieilles demoiselles et leur oncle prêtre qui, âgé, s'était retiré dans son ancienne maison paternelle, chez ses nièces qui en prenaient soin. Ancien curé de Quincié dans le Beaujolais, c'était aussi le grand-oncle de mon mari et c'était lui qui nous avait mariés.

A côté il y avait l'épicerie Juthie. Je ne me souviens plus du nom des occupantes qui ne s'appellent pas Juthie. On allait le dimanche y chercher notre *Pèlerin* que l'on lisait presque tout entier en remontant chez nous.

A côté, il y avait aussi une boulangerie, chez "Morison", qui était tenue aussi par des Béal. On y allait chercher une miche de quatre sous. C'était le régal du dimanche car la semaine on ne mangeait que du pain de seigle fait à la maison. Après la guerre de 14, on apportait la farine au boulanger qui nous rendait la moitié du poids en pain.

Avançons. Toujours à droite, sur la place c'était la forge et le manège à ferrer les chevaux. Là, c'était chez "Binbin". On entendait, à longueur de journée, le marteau tapant sur l'enclume et l'on sentait souvent l'odeur de la corne brûlée sur les sabots des chevaux ou des bœufs. Le vieux Binbin n'était pas commode et on l'entendait souvent jurer et crier après les bêtes ou les gens. Sa fille, la Marie Solle tenait aussi une petite épicerie dans la petite rue derrière la boulangerie.

Plus loin, toujours sur la place, se trouvait le café Dupin, qui faisait aussi restaurant. La Génie était fine cuisinière et les repas de noces ou d'enterrement se faisaient toujours chez eux.

A côté, il y avait une autre boulangerie, chez Brossier, en fait leur nom était Faure. Puis c'était le domicile du garde-champêtre Simon Solailier qui, chaque dimanche, se plantait sur [le socle de] la croix de la place et après un savant roulement de tambour annonçait les "aviss" à la population.

En continuant toujours du même côté et sur le chemin de la Côte, il y avait une autre épicerie, celle de la Marie Mouraille, Madame Rival, dont le mari, Joseph, était ébéniste et faisait en général toutes les chambres des jeunes mariés avec l'armoire assortie. Ils avaient un fils, Joannès, marié avec une autre Rival, Jeanne qui, avec sa belle-mère, avait fort à faire le dimanche pour servir tous les clients. Une balance *roberval* trônait sur le comptoir. On pesait tout car tout était en vrac : sucre, café, riz, pâtes, dans des sacs alignés au fond du magasin. Sur les rayons, de grands bocaux de verre présentaient des bonbons multicolores et toutes sortes de sucreries qui attiraient les enfants. Elles donnaient aussi du café chaud pour les femmes qui, voulant communier, partaient de loin à jeun et avaient le ventre vide avant de repartir.

Toujours du même côté, il y avait l'atelier de couture des demoiselles Ravel qui habillaient toute la gent féminine du pays.

Et un peu plus loin, il y avait le magasin et atelier de la modiste Rose Defrade. Celle-ci n'était pas belle; petite et bossue, avec des lorgnons sur le nez, pourtant c'était vraiment une artiste. Elle savait d'un petit coup de poing sur la calotte ou d'un simple relevé de bord vous mettre un chapeau qui vous allait comme un gant. Son magasin était plein de rayons avec des têtes en carton coiffées de chapeaux de toutes sortes à la mode du moment. Avec quel plaisir on y allait choisir notre chapeau : paille en été, avec des fleurs ou même des fruits - un petit bouquet de cerises ! - c'était beau ! et feutre en hiver, avec des plumes ou des oiseaux, tout ceci pour les jeunes bien sûr. Les femmes un peu plus âgées portaient encore des "coiffes montées", sortes de bonnets en soie

noire garnis de rubans, de perles et de plumes. Certaines de ces coiffures étaient de vrais chefs-d'œuvre.

Les grands-mères, elles, gardaient généralement leur coiffe blanche. J'ai oublié de noter, face au centre de la place la maison de la repasseuse, la Phine Monperoux, vraie artiste, elle aussi, qui repassait les chemises d'hommes du dimanche et ces belles coiffes de dentelle blanches tuyautées et ruchées en diadème qui devaient demander une adresse incroyable. C'était une mère célibataire qui élevait au mieux un garçon qu'elle n'avait sans doute pas souhaité.

De l'autre côté de la place, il y avait un autre café, chez Vray et dans la petite rue derrière le Séminaire un bureau de tabac, chez Pérole où une vieille demoiselle un peu impotente vous servait pour deux sous un petit cornet de tabac à priser pour les femmes comme pour les hommes. On mettait ça dans de jolies tabatières avec lesquelles on offrait une prise aux amis en signe de bienvenue. Elle vendait aussi du tabac carotte en rouleau pour les chiqueurs qui étaient nombreux.

La fontaine, au milieu de la place, alimentait en eau plusieurs de ces maisons et servait de lieu de papotage aux femmes qui y venaient chercher de l'eau potable ou rincer leur linge au "bachat". Pour le gros linge, il y avait un lavoir sur la route de la Feuillat.

Verrières était une commune assez pratiquante et le dimanche la petite église était pleine. Chaque famille avait son banc attitré qu'on payait à la fin de l'année mais les hommes pressés de sortir, se tenaient surtout "vers les cordes", au fond de l'église et ne se gênaient pas pour chiquer et cracher pendant les offices. En plus de la messe, il y avait, l'après-midi, les vêpres chantées en latin auxquelles assistait beaucoup de monde, des femmes surtout.

La commune avait donné plusieurs prêtres : l'abbé Béal, l'abbé Fréry, l'abbé Giron, les deux abbés Dupin, oncle et neveu (ce dernier mourut à la guerre). Aucun n'était resté à la paroisse. Il y avait aussi plusieurs religieuses.

Tous ces gens dorment maintenant au petit cimetière sur la colline. Il y aurait matière à faire un livre sur chacun d'eux, mais, laissons-les dormir en paix en attendant d'aller les rejoindre pour un bonjour éternel.

**Marie Antoinette Meunier**

née en 1901 à Conol, Verrières



## *Une curieuse corne à poudre*

Voici quelques dessins d'un objet curieux qui nous a été aimablement prêté par M. et Mme F. Raquin d'Ecotay-l'Olme.

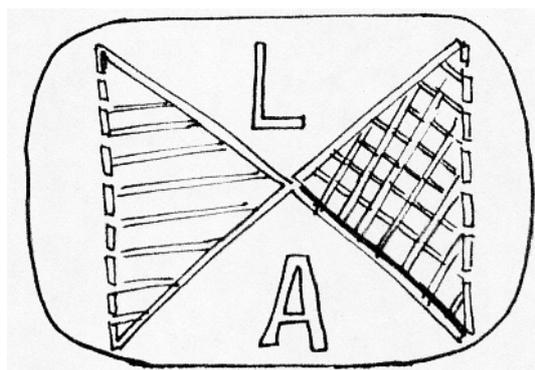
Il s'agit d'une corne à poudre trouvée dans une ferme sauvagnarde ayant appartenue à M. Alphonse Chazal, né en 1864.



(taille réelle)

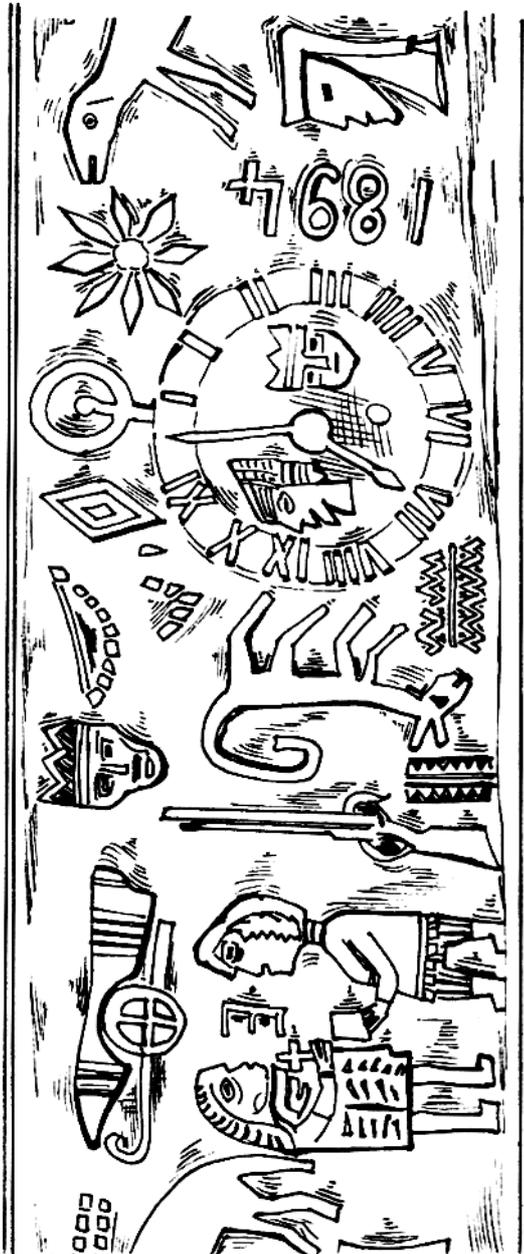
Le récipient à la forme d'un petit flacon (9 cm de hauteur). Il est en bois - du cerisier vraisemblablement - creusé dans un seul bloc ; seul, le fond est une planchette rapportée. Les bouchons sont également en bois. Il y a deux compartiments : un pour la poudre, l'autre pour les plombs. Une petite boîte avec un couvercle coulissant permet de ranger les amorces. Elle est disposée entre les bouchons.

L'ensemble est sculpté au couteau et entièrement décoré de dessins naïfs : une montre avec des chiffres romains, plusieurs animaux (avec ou sans oreilles), un fusil, une charrette, des visages (de face et de profil), des motifs géométriques, une date (1894)...

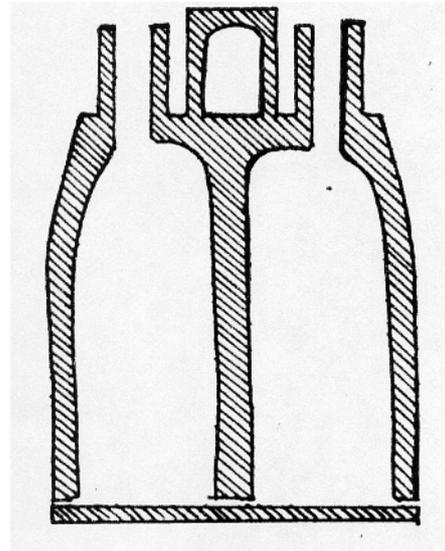


**Le fond est gravé des initiales L & A.**

développement du décor



Coupe



Le dessin fait curieusement penser au travail des artisans de l'époque pré-colombienne. Des spécialistes pourraient, sans doute, commenter ces motifs. Contentons-nous d'admirer ce qu'a fait l'artiste, un homme certainement habile, patient et plein d'imagination. En tout cas, ce bel objet mérite d'être pieusement conservé.

**Joseph Barou**

# Louis Mercier

(6 avril 1870 - 27 novembre 1951)

Il y a une quarantaine d'années, un collaborateur du *Figaro littéraire* s'indignait de voir un cours de vacances soumettre à des élèves l'analyse de quelques textes du poète Louis Mercier : *Louis Mercier*, écrivait-il, inconnu *au bataillon*. Pensant montrer sa supériorité sur les universitaires, il étalait son ignorance. Accordons-lui l'excuse de l'âge et de l'atmosphère parisienne souvent méprisante pour ce qui n'est pas de son crû. Mercier était à l'époque non seulement un vieillard, mais un provincial, et, ce qui est plus impardonnable : un rural.

Je n'ai pas la naïveté de croire que je vais, sur ce sujet, apprendre quelque chose à des lecteurs foréziens. Mais je tiens à remercier, dès le début, la rédaction de *Patois Vivant* de m'avoir invité à parler de ce très vieil ami, dont je conserve un inoubliable souvenir, trente ans après sa mort.

Louis Mercier est né à Coutouvre en Roannais, dans une maison isolée, au milieu des champs : *J'ai grandi aux bois*, aimait-il répéter. Il était le dernier d'une famille paysanne de cinq enfants. L'aîné, de retour de la première guerre franco-allemande, s'installa avec les parents, sans toutefois continuer la lignée. Après lui, une fille, nommée Joséphine, héroïne du roman *Hélène Sorbiers*, entra chez les religieuses Saint-Vincent de Paul, et mourut jeune à Muret, en Haute-Garonne. Les deux garçons suivants, nommés Alexandre et Vincent, après de brillantes études au petit séminaire de Saint-Jodard, ont été admis dans l'ordre des Dominicains où ils ont acquis la réputation de philosophes éminents.

Louis enfin, quoique le plus jeune, ne bénéficia d'aucune sollicitude particulière. Sur ses vieux jours, il ne manquait pas de rappeler l'atmosphère austère qui régnait à la *maison des champs*, dans un cadre rigoureux de foi, de labeur et de devoir. Il apprit à lire sur les genoux de son père, un homme de stricte observance, et, quand il fut assez grand pour se rendre seul au bourg, il fut initié au latin par un vicaire de la paroisse. Comme ses frères, il entra ensuite dans la maison presque centenaire de Saint-Jodard. Ses études secondaires achevées, il fréquenta la faculté catholique des lettres de Lyon, où il noua des amitiés qui lui furent particulièrement précieuses durant les dernières années de sa vie.

Ces amis lyonnais auraient bien voulu accaparer un peu de sa renommée et le compter des leurs. Mais il leur répondit en termes clairs et indiscutables : *Ma terre natale n'est ni lyonnaise, ni beaujolaise. Ni la couleur de notre ciel, ni le style de nos horizons, ni le rythme de nos montagnes n'évoquent le Beaujolais ni le Lyonnais. Ces régions sont méditerranéennes : c'est à la mer latine qu'elles dédient, par le Rhône et la Saône, le tribut de leurs eaux. Nous à Coutouvre, comme à Roanne, une terre océanique ; c'est à l'Océan que toutes les sources de nos collines portent, par l'intermédiaire de la Loire, leurs frais trésors.*

Comme l'a écrit un de ses intimes contemporains roannais, qui, à mon avis, lui ressemblait étrangement, Mgr Fleury Lavallée : *Louis Mercier est resté attaché à sa petite patrie, à ses champs, à son horizon, à ses mœurs, à son église, à son langage aussi.* Après des études supérieures, il est revenu à Coutouvre, et n'en est reparti que pour servir, de longs mois, dans le quatrième régiment des zouaves à Tunis. Au retour, il est entré comme rédacteur au *Journal de Roanne* où s'est déroulée toute sa carrière professionnelle, n'ayant que la rue à traverser pour aller de son domicile à son bureau, jusqu'à la seconde guerre mondiale, sans qu'aucune pression extérieure n'ait pu l'en détacher.

Sa vie active s'étant écoulée sans heurts ni longs déplacements durant un demi-siècle, est tout entière dans ses œuvres, comprenant essentiellement une dizaine de volumes de vers (V) et une demi-douzaine de volumes de prose (P), qui sont, dans l'ordre chronologique de leur parution :

|   |   |
|---|---|
| <i>L'Enchantée</i> – 1897,                                    | V |
| <i>Les Voix de la Terre et du Temps</i> – 1903,               | V |
| <i>Le Poème de la Maison</i> – 1906,                          | V |
| <i>Les Contes de Jean-Pierre</i> – 1907,                      | P |
| <i>Lazare le Ressuscité</i> – 1908,                           | V |
| <i>Hélène Sorbiers</i> – 1911,                                | P |
| <i>Poèmes de la Tranchée</i> – 1916,                          | V |
| <i>Ponce-Pilate</i> – 1916,                                   | V |
| <i>Les Pierres Sacrées</i> – 1922,                            | V |
| <i>Les Petites Géorgiques</i> – 1923,                         | P |
| <i>Les Demoiselles Valéry</i> – 1925,                         | P |
| <i>Introduction à l'Astrée</i> – 1927,                        | P |
| <i>Des Contes et des Images</i> – 1929,                       | P |
| <i>Virginis Corona</i> – 1930,                                | V |
| <i>Témoignages</i> – 1931,                                    | P |
| <i>Hymnis et Canticis</i> – 1947,                             | V |
| <i>Mes Amis les Arbres</i> – 1951,                            | P |
| <i>Offrande à la Bien-Aimée</i> – 1953 (publication posthume) | V |

Poète de la nature et des champs, avant tout, Mercier professait que le souffle animant son œuvre reflétait celui des rudes paysans dont il était issu. Dès le second recueil, il a chanté les "Voix de la Terre et du Temps". Immédiatement après est paru le "Poème de la Maison", dans lequel il a capté la physionomie des objets familiers, leur visage où l'on voit transparaître quelque chose d'humain et leur participation à l'activité des hommes. L'année suivante, son directeur éditait, dans le langage des parents, les cinquante "Contes de Jean-Pierre" qui avaient réjoui tant de lecteurs du *Journal de Roanne* dans les premières années du siècle. Tous ceux dont l'enfance s'est écoulée dans les champs ont un choc au cœur en relisant ces premiers volumes (auxquels viendront s'ajouter dans la même lignée, "Les Petites Géorgiques", "Les Demoiselles Valéry" et "Mes Amis les Arbres") tant est pressant le rappel de mille bruits familiers, tant sont prenants le langage des anciens et l'évocation des témoins discrets de leur vie quotidienne.

Je ne fais qu'effleurer le talent du journaliste, polémiste redoutable et redouté, auteur d'échos hebdomadaires pour la rédaction desquels il trempait volontiers sa plume dans le vitriol, lorsqu'il s'agissait de défendre des idées politiques ou religieuses. Ce qui lui valut à la Libération des mois d'épreuves que j'ai évoquées dans mon livre de "Souvenirs". A deux délicates interventions chirurgicales qu'il avait subies durant l'occupation s'étaient ajoutées la maladie et la mort de sa première femme, une misère matérielle et morale insoupçonnable provenant de ce qu'il se trouva brutalement privé de travail, de traitement et d'une retraite compensatoire, à 75 ans. Il fut de plus traduit honteusement devant un tribunal d'exception simplement parce qu'il était resté fidèle à son ancien chef d'état-major de Verdun "sans avoir jamais livré quelqu'un à un ennemi qu'il détestait". Grâce à Dieu, l'ont aidé à surmonter ces ennuis une foi irréductible et la paix intérieure de sa conscience, avec le sentiment d'avoir agi toujours avec son cœur et son intelligence, jamais pour acquérir de l'argent.

Dans la pensée de ses compatriotes Louis Mercier restera un "grand poète" comme l'ont reconnu les critiques littéraires de son temps : H. Bordeaux, H. Bremond, H. Ghéon, R. Doumic, G. Le Comte... et tant d'autres qu'on ne saurait taxer d'indulgence coupable. Mais un poète d'une originalité trop discrète pour faire tapage, du fait qu'elle ne réside point dans une technique de versification, mais dans le choix des sujets, dans la lumière qui baigne l'œuvre, dans le ton par lequel elle s'exprime, et par la fidélité du cœur, l'esprit s'aventurant lui dans une vision très personnelle du monde. Il demeurera le poète du vent, de l'ombre, de la peur, de la mort, mais aussi des fleurs, des oiseaux, des arbres, le poète de la nature et du sol qui la nourrit, de la maison et de la famille qu'elle abrite. Son œuvre survivra parce que profondément humaine et accessible à tous, infligeant un singulier démenti au sophisme trop accrédité qui prétend qu'on ne peut faire de la bonne littérature avec de bons sentiments. La vérité, c'est que les bons sentiments (qui n'ont pas l'attrait des mauvais) exigent d'un artiste des dons supérieurs pour qu'ils ne tombent pas dans la fadaise.

Ce poète rustique et grave a pris la vie au sérieux avec une âme traditionnellement attachée à ce qu'il y a de plus solide dans notre monde : la terre et la foi. De ce fait il a connu le sort qui attend, dans la France d'aujourd'hui, l'auteur indépendant qui ne vend ses convictions à aucune chapelle, ne hante pas les salons, les antichambres, les librairies à la mode ou les bureaux des partis politiques, et aussi l'écrivain qui, attaché à sa province, refuse de se perdre dans la médiocrité d'une capitale monstrueuse.

Un jour que je lui exprimais mon étonnement de ne pas le voir accéder à un fauteuil d'académicien, il me répondit sèchement : "Jamais, ajoutant presque aussitôt, pour s'expliquer : "Vous me voyez aller faire du porte à porte pour qu'on m'invite... Vous me voyez installé dans un appartement parisien, loin des collines que j'aime, des arbres et des oiseaux qui ont enchanté mon enfance... Non, non, jamais".

4 Mars 1951

Après trente éditions ininterrompues, le "Poème de la Maison" était tombé en sommeil. Grâce à une audacieuse initiative, il se réveille aujourd'hui paré d'une forme rajeunie.

Merci à l'éditeur, merci aux souscripteurs qui, en rendant cette œuvre au jour, apportent au vieux poète une joie inespérée.

Gracias

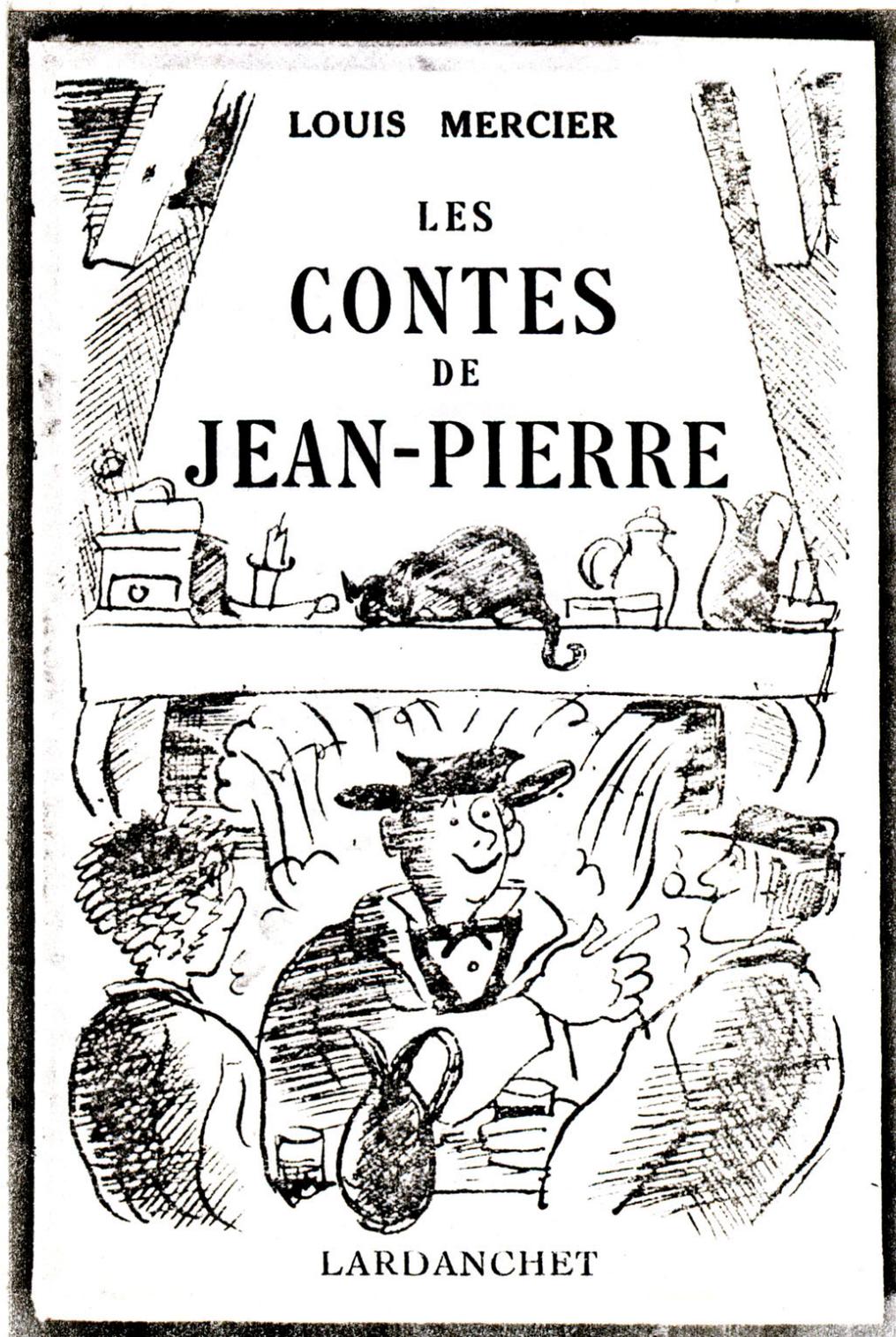
Un des derniers écrits de Louis Mercier, huit mois avant sa mort

Il est vrai que j'avais peut-être mal choisi le moment pour lui poser une telle question. Mais il est vrai aussi que la capitale lui faisait horreur. Il ne s'y est, paraît-il, rendu que trois fois dans sa vie, tant il était enraciné dans son terroir, à la manière de Frédéric Mistral, pour lequel il avait une grande admiration. Mercier a toujours refusé de mendier la gloire ("de la gloriole" comme il disait) ; il ne s'est laissé toucher que par les esprits qui ont su le découvrir par eux-mêmes. Aussi est-il mort presque oublié, pauvre, solitaire, entouré seulement par l'admirable sollicitude de sa seconde épouse et l'affection de quelques amis. Cruelle ironie du sort, il a fermé les yeux à ce monde hors de son Roannais natal, dans un appartement de Saint-Flour où sa femme avait été nommée professeur de philosophie.

De longues et nombreuses études sont parues sur ses activités et son oeuvre entre les deux guerres, dans des revues parisiennes ou provinciales. Je pense, entre autres à celles de Jean Calvet dans le "Renouveau", d'Henriette Charasson dans la "Documentation...", de Pierre Ferrez dans la "Revue Forézienne"... Plusieurs livres même lui ont été entièrement consacrés, notamment ceux d'Albert de Bersaucourt, de Ferdinand Gohin, auxquels il faut ajouter un numéro spécial de plus de cent pages de "La Revue Fédéraliste" de Lyon, et une thèse passée par sœur Mary-Jérôme Keller aux Etats-Unis.

Est-ce la crainte de réveiller de vieilles querelles politiques et de nuire à sa veuve qui a freiné la publication d'études de ce genre après la mort du poète ? Peut-être... Nul doute cependant que Louis Mercier survivra à beaucoup d'*Immortels* de l'Académie française à laquelle il n'a pas eu l'honneur d'appartenir.

Jean Canard



**Les contes de Jean-Pierre, un des livres les plus connus de Louis Mercier**

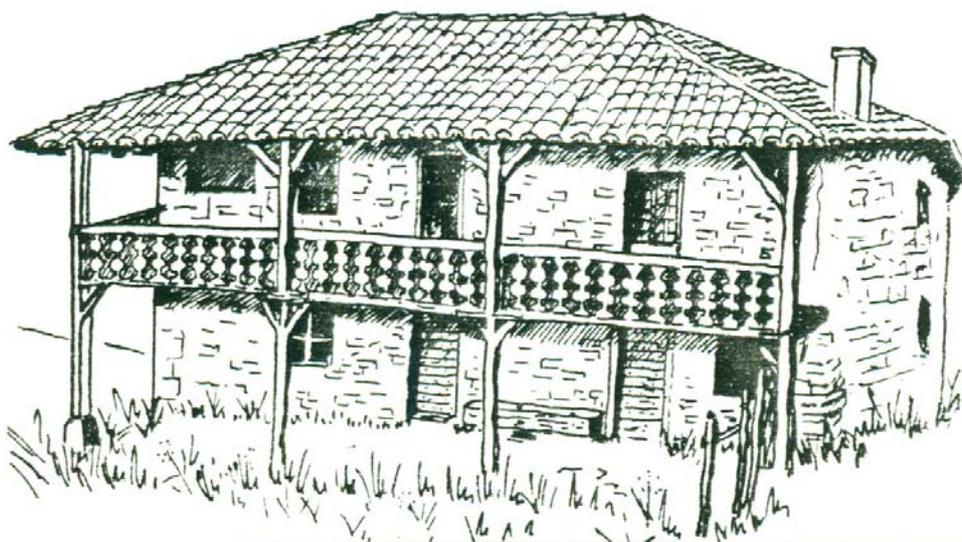
Ce fut son premier ouvrage de prose. L'édition de 1907 est bilingue : patois et français.  
Ici, il s'agit de l'édition de 1947, Librairie H. LARDANCHET, Lyon.

## LA TABLE

Pour que la table soit toujours joyeuse, afin  
Que ceux de la maison y mangent à leur faim,  
    Donnez-nous notre pain de chaque jour, ô Père,  
    Gardez nos bras vaillants et nos sillons prospères.  
Bénissez la charrue, et le soc, et les bœufs,  
Et ceux qui vont jetant la semence autour d'eux :  
    L'hiver venu, Seigneur, pour qu'elle les protège,  
    Sur les blés nés à peine étalez votre neige.  
Plus tard, accordez-leur tout le soleil qu'il faut ;  
Et, s'ils ont soif, ouvrez vos fontaines là-haut ;  
    Donnez-nous des moissons abondantes et belles,  
    Et bénissez les moissonneurs et les javelles ;  
Bénissez ceux qui font les meules, bénissez  
Ceux par qui les grands chars de gerbes sont dressés ;  
    Bénissez les fléaux dans les aires sonores,  
    Bénissez les batteurs levés avec l'aurore ;  
Bénissez les boisseaux, et bénissez le van  
    Qui garde le bon grain et rend l'ivraie au vent ;  
    Bénissez le moulin, la meule et la trémie,  
Et bénissez la huche où la pâte est pétrie,  
    Et bénissez le four, où, dans le feu vermeil,  
    Le pain mûrit ainsi que les blés au soleil.  
... Dieu très bon, bénissez la table des ancêtres,  
Et donnez-nous le pain de chaque jour, ô Maître !

**Louis MERCIER**

*(Le Poème de la Maison, 1906)*



**La maison natale de Louis Mercier à Coutouvre**

(dessin extrait des « Coutumes et superstitions foréziennes »,  
Alice Taverne, n° 1, p. 41 – Editions du Musée forézien, 1973)

# Bètère

Kan vouérin tcheton, kemo trétou yotrou por s'amuzè yove bioko de veyé : pèro vire, sèrso, petorole, fiole, me o m'omuzovin le mio, ouère vé mon chn Bètère.

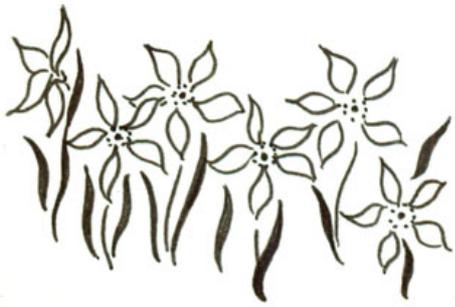
O l'ère orivo tou sou, le lindeman de lo féto. O pouye ové dou me, ové su douz'eu de chiin perdu, o fi tou de switchi resseu po trétou. *Oué In jintchi bètère* dissi lo Nène, è Bètère o fi son non.

Bion sugno, bion omo, o deveni vitou gro. Ouère me ke le pignavin, li boyavin o minjè, è o l'omuzavin. Le foyin morchè su lé paté de doré, lé paté de dovan beté su méz'épale.

Vé de ruban li lyavin lé dué z'oreye, è devé, ové de fissèle l'otochavin o lo borouète. Kan o détochavin, o me sotave opré, è vé so lingo me lichave : olor o le prenī djīn mu bra è roulian po tèro l'ūn su l'otre è o japave tan ko pouye.

Surto, mon plézi ère de li montè dessus, mé se o l'omave pè tèlomin fouère l'ènou. Ino vé, opré l'ové bion pigno, bion koréssso, o li montio dessus, me tenan po le koule, è mon Bètère de moudè, tan ke pouye olè vitou vé le fומרé. Oli monti o lo simo, è d'in ko de rin o se déborossi de me è fouti le kan. O devolio de mon ta de fומרé, me démenan kemo ke pouyo po fouère tonbè le plu gro. Je sintin le fומרé è le bride o plon nè è je rīntrio o lo mouézon lo tétou bion bèssi.

**Xavier MARCOUX**



*no rire...*

## ***Lo chioro o bo***

O ! Guérite, onè, yo pè d'ékolo, te vé moudè chi Fiya vé lo Gordouninchi, mené lo chioro o bo ! Votin vitou prindre té chosse blinche è lo kordo.

Lo Guérite k'omave bīin so biketo fi vitou préto è lo vétchio po le viole de lo Gordouninchi, to bèlomin é l'olave okoutan lo muziko de lou sotorio.

Vé Kolonbete, é trouvi lo Tonia lo sorvinto do Kuro.

- T'é biin saji. Guérite, ké li dissi, te pè d'ékolo onè è te mené pèkéré to chioro !

- O no, li dissi, lo Guérite, o ne lo mène pè pèkéré ! O lo mènou mè vé lo Gordouninchi po lo fére sorvi po le bo de chi Fiya.

- O Dou Jézu, foué lo sorvinto do Kuro, po lo fére sorvi... O Sintī Viérje, fouère fouère kelo veyè po ino si tchetono ! Oué ĩ skandalou, ton poupa poure pè s'okupè de kelo veyè se mémou ?

E lo Guérite de li djire de so tchetono voué :

- Mè o rebuzè Tonia, voué pè poussiblou : voué o bo de chi Fiya de fouère kelo veyè !

**Xavier Marcoux**

# Vondémé

Lou païzan d'în lé mouontagné  
on bian de bure é bian de lé  
d'ègo bian claro d'în lé soursé  
ke mankon pa de tie de lè.

Ma, kan fo foursa su le manche  
è duna de bon ko de rin,  
ou i a koko veïa ke manke,  
oué, bian sur, in vèr de vîn.

Lou z'ansien kragnon pa la peno :  
é l'achetèvon de tarin  
su lé coté, o bor de la plano  
po i plantà la vigne è fère loron vîn.

Kan veni l'on dorié è lou réji bian moué,  
fouilli vére lou char charjo de grandé bené  
ariva plon de jouéne k'éron plon de guété,  
ke venion de d'on'o po fère lé vondémé.

Le mouétre on arivan dunève lou panié  
è la oto o plu for, fouilli etre kosto,  
è chakun sa ranja, la vigne ère ataka,  
ino fille d'in la, è un ga de l'otre kouto.

Tu le mouonde o travé, fouilli pa lanbina.  
Ou'ère de bouon madin è lo grapo mouilla,  
lou dé ayon bian fré po teni le kouté,  
ma cheto ke veni in rayon de sulé,  
ou feji secha l'ègo è pé sôtre lé blagué  
è vou ontondi de loin lou guèle de lé fille,  
lo grosso voi de lou garsou.

Kan n'i aï ke lessèvon de grapé su lo vigne  
é l'èron kourijè de drolo de fasson :  
é lé fejion tonba è topa le dorié  
po taro tan de vé ke de gran din le réji lessou,  
ou s'apelève lo batiolo,  
ou figni tujour on reïan.

Po s'asseta ou n'i aï ji de ban  
kan vegni le mouman de lo pozo ;  
su lé baché a crapouton  
é minjèvon le sossisson  
la viando è le janbon è din le mème vère  
é beïon tour a tour le vîn do barelo.

Apré, lo tète in po chodo,  
lé longué alèvon bon trin ;  
che n'i aï in ténor o l'ontounève lo "Yoyette"  
ou be la chanson de Mandrin,  
è tou lou z'ôtre on goguète  
se i betèvon o refrin.

Le travé se feji kan même  
è le sé de boune uro vou'ère tu likido.

Lé bené plené èron goché  
è lou dou chavio atialo.

Aprè avé minjo in moursé de paté  
è beïu in ôtre kanon,  
ou fouilli remonta è tu le mouonde a pié,  
bra dessus, bra dessous, lé fille lou garsou,  
n''ayon plu lou rin réde du tou  
è vou'ère de vé le koumonsamon  
de z'akourdaille po lonton.

Marie-Antoinette MEUNIER

-----



Verrières

# Fête é Koutumé

Che ayé in jour le pléji de mounta vé Verére po rondre vijeto a de z'ami, demanda lou de chorcha dîn loré tîreté po vére ché l'an pè de viyé foto de nossé.

Din lé bouné famiyé d'otré vé, é fejian mounta de fotografe po fére in souveni de la noche. Voué rêssan de revère ékon de notron ton.

Che n'on ayé veno on man, aviza bian, vérié lo diferanche ave lé noché d'ané. D'abor voué lou kostume k'akrochon notro véio. Tu le monde é vètu de nié, même lou gamin è lé gaminé, a pèr uno pitito kolerète de dantèle po lé fiyé, è in foulèr de soi blanche po lou garsou ké lou atachèvon on gro noue otour do koué on guizo de kravato.



La novio oche, é on robo néri de satin ou de soi, avé de bredorié de pèrlé briyanté, o pèr le voile blan è lo koureno de flur d'oranjé, ou lo distingue pè de léz'otré fiye. On plu kan même, é lo le gran sotoir avé lo montro on or, ke lou bio poron ni achetèvon le jour de lé fianssayé, ouère de trodichon. Le mario ayi, se, lé jumelé è l'épinglo de kravato de lou poron de la fiye, mè se mé, a pèr le noue de kravato blan, o l' ayi le même kostume nié ke lou otrouz'ome. Eko kostume i féji suvon tuto sa vio, è même kokouz'u su son lé de mor.

Lé fiye èron tuté on jénéral on robo néri, son chape ou kouéfé, ave lé bouré gonflanté su le fron è in gro chignon su lo této. Lé fené d'in aje ayon, yèlé, se ké l'apelèvon ino kouéfi monta, sorto de turban gorni de plumé, de pèrlé, de ruban ke lé fejian sanbla a l'impératrice Jozéfine tèle ke lo veyan su notron livre d'istoire. Lé fran viyéyé ayan onkèro loro kouéfi blanche, bian anpezè avé d' ruché de dantèlo è de larjé bridé ké l' atachèvon sou le mouton on gro noue blan. E betèvon, yèlé, in po de koulou dîn le groupe avé le chale de loré nossé, kère in janre de topi d'orian foué a la man, ké deyon payè chié de loron tan, n'on fejian ané de topi de trèblo ke son devenu rechorcho.

Ouère in po normal d'être vétio on nié alor, vu ke lou mor èron rêspèkto, è le dîn durève kèjemon tuto lo vio, po lé fené fouyi le fére o moin diéz'an kan vouère son'ome, 4 ou 5 an po in père ou mère, in'an po lou gran paron, è se me po louz'onkle è tanté.

Su in kouto de la foto, ou y o toujours l'akordéoniste ave sen'akordéon rubana, ouère toujours in jouéne do payi k'aye apré a joué tan bian ke mal. O s'instalève su ino trèblo po fére dansa la bourè, la polka, la valso ou le kadriye, ou po akonpagna lou chantur ke se fejian preya souvan, me ke chantèvon kan même, è de vé, de jonté chanson.



Ou y ayi la sérémoni de la jaretéri de la novio (ou se foué onkèro de notron ton), è pé le po de chanbro plon de vîn blan è de chokola ke fouyi ke lou mario avalézon o lo fin do repè.

Ye n'insiste pè su lé koutumé de lou mariaje, é son éto konto bian suvon o patoi, ye diré kan même ke le voile è la koureno de la marié èron konsorvo préssieuzomon.

Ny ayi ke lou féjion onkadè, ou féji in jonti tablo ké betèvon dîn loro chanbro ou lo salo, o dessu de la cheminè.

E l'éron pa bian nonbru ékelou ke féjion in vouyaje de nosse, ou é l'alèvon pa ban loin, ny ayi ji de chemi de far, è po lé dilijansé, ouère pa bian konfourtable. Ekelo de vé Sint'Antéme possève be tou lou dou jour, me é l'ayi pa bian de klian. Ou l'ontondi vegni de loin, avé lou grelo de sou chavio, lorou fer, è lé roué faré de la kariolo féjion in bru torible su lo routo pè goudrounè. E devalève l'aprè-médje, é remontève mè le londeman, in vouyaje tou lou dou jour. K'uno diferanche avé notron ton, onte ke fézon de santené de kilomètre bian o cho, è bian asseto dîn notré voiture, nou rondon pè konte de notron bounur !

**Marie-Antoinette MEUNIER**



# JEUX ET JOUETS

## Le petaravo

Koupavon de branche de suyi pè tro grouosse, è foule chassé le kur do suyi ave in moursé de boué pointu, ou avé ino brochi, è ou sourte koumo de sossisson.

Pô fére petè, foule betè ino bogueto ke rintréze fossilomon dedjin, è o bou in moursé de popi mècho, o in bouchon de liéje. E por dorie, o lieu de betè in bouchon, é betanvon koumo ino poumpo o bissiklète, avé de fio de lano otour de lo poumpo po ko rîntréze juste. E ko fio de lano on poussan o fouéze petè le popi mècho ke y'aye dovan.

Fezian ossi jikiè d'ego. O lieu de betè in bouchon, fezian in moursé de boue bion juste ave in portu o métan bion fin ave in'oguye de lano. Ranpléssian d'ego è on poussan ou féze jikiè l'ego. Kan la save montave bion o printon, koupayan de bande d'ékorse, bion lonje. E pui lé betayan on spiral, on korne koumo ino tronpo è li betayan ino pinorèlo, è an boufan, o lieu de fére le fiole, ou feze ino **korno**.

Jouyan ossi o lo **pèro viro**, o o **biye**. Yaye de jonte gâte ke sorvion po démouli lu chaté de biye kèron on piro. Ni aye on tèro ossi, me é l'èron pè prou pezanté è dongu n'on voule : é pouyon pè sotre lez'otre do **karé**. Ave katre biye foule ke n'on sorte doué, è ke n'on demore doué.

Jouyan o **baro**. Ni aye du kan, ouère o ko ke pouve aie tuchè l'otre, è pi kan te l'ave tucho o l'ère pré è o l'olave on penitonse o sin métre do kan de l'otre. Foule ke luz'otre ayon le délivrè, è devé on al an le délivrè ou se féze prondre è ou feze du pré o lieu de vun. Si t'arivave o le tuchè o l'ère délivro.

Ave dez'éssio bion pla, djîn lo kour de l'ékolo, fezian de **glissade**, ou, fezian de paleta ave ino planche è de fi de fer po betè su luz'éssio, è lu kosto tchiravon po lo kour o po lu pro.

Fezian ossi de **viroule** su lé rivére.

Jean CHAMBON - Pierre DUMAS - Henri LAMBERT

*suyi* : sureau  
*pèro viro* : toupie  
*gâte* : bille en « agate »  
*viroule* : moulin



Lé serene sèrvon o otropè lou merle ou lé grive.

Séléstin ère in artiste. O l'on otropave de plené bojé è ou se vonde le sand, o morchi.

Ou se feze koumo ino raketo po morchè su l'ivèr, in po. Ouère foué ave dez'anbre, de vor, an ron, gran koumo in'ossiéto, é li betion in krouéziyon o métan. Opré chake krouéziyon, é léssanvon pandoulè in fi, de krin de chavo ké gardavon kan é koupavon lo kouo do chavo. Ko krin aye in noua kouran o bou. E, dessou, o métan de lo sereno, é fézion pandoulè de grene de pudonche.

La grivo vene minjè lo pudonche, è kan é voule s'on olè, paf ! é possave djîn le file, è, le file lo sorave.

E n'on plassavon de santene djîn lou bouéssou, ou o ino branche.

Célestin MASSON - Jean CHAMBON - Eugène VRAY

*anbre* : osier  
*vor* : ronce  
*pudonche* : graine de sorbier.  
*serene* : piège à oiseaux.